

ROBERT DE LOTURE

de l'Académie de Marine

HISTOIRE
DE LA
GRANDE PÊCHE
DE TERRE-NEUVE



nrf

GALLIMARD



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1949.

I

LES ORIGINES.

En l'été de l'an 1001, une flottille de drakkars, ces magnifiques embarcations à la proue hautement relevée qui étaient l'orgueil de leurs maîtres, les Vikings ou « Rois de la mer », laissait derrière elle les hautes terres du Groënland, la contrée lointaine des mers septentrionales où Erik le Rouge et ses compagnons, venus d'Islande, avaient abordé en 982. Après la mort de leur père, les trois fils valeureux d'Erik : Lief, Thornwald et Thorstein, se lançaient, à son exemple, à la découverte de terres nouvelles.

Faisant route au sud-ouest, ils parvinrent d'abord à une terre rocheuse où couraient des renards. C'était le Labrador, qu'ils appelèrent Helluland, Terre des roches.

Continuant leur navigation vers le sud, ils atteignirent, deux jours plus tard, un littoral au sol sablonneux couvert de pins et de bouleaux, où ils virent beaucoup d'animaux. Ils avaient découvert la côte occidentale de Terre-Neuve, qu'ils nommèrent Markland, le pays des forêts.

Suivant toujours les côtes qu'ils retrouvèrent à l'ouest, ils débarquèrent en une région à la riche végétation où poussaient en abondance le maïs et la vigne sauvage, avec des eaux où les saumons

foisonnaient. Ce pays, qu'ils appelèrent Vinland, la terre de la vigne, était la côte de l'actuel Massachusetts. Ils y atterrirent probablement au cap Cod, ou, peut-être encore, à l'emplacement où devait s'élever la ville de Boston.

Jusqu'à la fin du XII^e siècle, les Vikings maintinrent des colonies dans les régions qui sont aujourd'hui le Labrador, la Nouvelle-Ecosse et le Massachusetts.

Après l'abandon de ces territoires, sans doute à la suite de combats avec les indigènes, ils se maintinrent encore pendant deux siècles au Groënland. Le dernier évêque de Gardar, le bénédictin Mathias, fut élu en 1492, l'année même en laquelle Christophe Colomb se lançait à la découverte vers l'ouest. Puis, au début du XVI^e siècle, cette colonie, qui avait été florissante, disparut en une catastrophe que les uns attribuent à un brusque refroidissement du rude climat groënlandais, d'autres à une ruée exterminatrice des peuplades esquimaudes, thèses qui peuvent se concilier en admettant que les Esquimaux aient achevé ce qu'avait commencé le froid.

Les découvertes des Vikings à Terre-Neuve et sur le continent américain tombèrent dans l'oubli. Ce fut à une époque récente que l'étude de leurs *sagas* permit d'en acquérir la connaissance historique.

*
**

Les Basques revendiquent l'honneur de la découverte de Terre-Neuve, qui ne fut, en réalité, qu'une redécouverte. Selon la tradition, leurs marins, et, en particulier, ceux de Cap-Breton, près de Bayonne, seraient venus en ces parages dès le début du XIV^e siècle, au cours de leurs expéditions à la recherche des baleines qui avaient déserté le golfe de Biscaye, près de deux cents ans avant la mémo-

rable découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

De Lamare, dans son *Traité de Police*, et, après lui, R.-J. Valin, dans ses *Commentaires sur l'Ordonnance de la Marine en 1681*, écrivent que l'initiative de la pêche de la morue à Terre-Neuve revient aux Français, principalement aux Basques de Cap-Breton, qui découvrirent, cent ans avant Christophe Colomb, l'Amérique septentrionale. Seulement, ils n'en donnent aucune preuve.

Ducéré, dans son *Dictionnaire de Bayonne*, à l'article « Baleines », prétend que c'est vers 1372 que les Basques, poursuivant les baleines vers Terre-Neuve, pénétrèrent jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Là non plus, on ne trouve ni preuve ni référence.

La thèse, trop facilement admise, des troupeaux de baleines se retirant en bon ordre devant les Basques qui les poursuivent d'un côté à l'autre de l'Atlantique, est, d'ailleurs, un peu trop fantaisiste pour pouvoir être sérieusement retenue.

Il est beaucoup plus probable que les premières des grandes expéditions baleinières des Basques se firent vers le nord, et, tout d'abord, à destination de l'Islande qui était connue depuis longtemps, et d'où ils avaient pu apprendre qu'on y trouvait des baleines. Ainsi que le relate Crozier dans son *Histoire du port de Bayonne*, « d'après la chronique islandaise, en 1412, vingt bâtiments basques et bayonnais équipés pour la pêche de la baleine arrivèrent à Groenderfioerd et dans le golfe de Grunder, ce qui causa une grande surprise dans l'île ».

En réalité, la présence des Basques à Terre-Neuve n'est formellement attestée pour la première fois qu'en 1528. Leur venue en ces parages avant cette date ne peut être que du domaine des suppositions.

Par contre, il est avéré que les Bretons et les Normands pratiquèrent la pêche à Terre-Neuve dans la première décade du xvi^e siècle. Nombre d'actes authentiques, dont les plus anciens s'appliquent à quatre navires rouennais partis pour cette destination en 1508, attestent l'importance que leurs armements y acquéraient dès cette époque. Mais rien ne permet de confirmer la tradition selon laquelle ils seraient venus dans cette région dès le xv^e siècle.

La priorité historique de la navigation dans les parages de Terre-Neuve revient à Jean et Sébastien Cabot, encore que rien ne permette d'affirmer qu'au cours de leurs deux voyages aux régions septentrionales ils aient atterri à la grande île, ni même qu'ils en aient aperçu un point quelconque. Mais ils naviguèrent certainement dans son proche voisinage.

Au retour de son premier voyage en ces régions, en 1497, Jean Cabot relate que « la mer y est remplie de poissons à un tel point qu'on les prend non seulement à l'aide d'un filet, mais aussi avec des paniers auxquels on attache une pierre pour les enfoncer dans l'eau ». Ses compagnons anglais ajoutaient qu'il pouvait en être capturé une telle quantité que « dorénavant le royaume n'aurait plus besoin de l'Islande, d'où venait une si grande quantité du poisson appelé stockfish ».

Le Portugais Gaspar Corte-Real, qui atterrit certainement à Terre-Neuve en 1501, et en fut ainsi le découvreur historique, confirmait les dires de Cabot sur la quantité prodigieuse de morues que l'on trouvait en ces parages. Aussi les marins portugais furent-ils les tout premiers à y venir pêcher, ainsi qu'en atteste une ordonnance du roi Emmanuel, du 14 octobre 1506, concernant la perception d'un droit fiscal sur le poisson rapporté de Terre-Neuve.

On est amené à considérer comme très probable, dût la tradition en souffrir, que l'origine de la pêche à Terre-Neuve, tant par les Bretons, Normands et Basques que par les Portugais, doit être trouvée dans les relations des Cabot et de Corte-Real, dont l'écho n'avait pu manquer de se répandre rapidement parmi les pêcheurs de morue de ces diverses contrées qui se retrouvaient chaque année dans les eaux islandaises. A cette époque, les Bretons et Normands pêchaient depuis plus d'un demi-siècle en Islande, et les Basques y venaient depuis bien plus longtemps avec leurs navires baleiniers. Il n'est donc nullement surprenant qu'à l'annonce de la découverte de nouveaux lieux de pêche où la morue foisonnait, ils s'y soient immédiatement portés en assez grand nombre.

Les armements pour Terre-Neuve prirent rapidement une grande importance. Le 3 août 1527, l'Anglais John Rest trouvait, dans la seule baie de Saint-Jean, onze navires normands. Pendant les mois de janvier et de février de 1543 et 1544, environ deux navires par jour partaient pour Terre-Neuve de Rouen, du Havre, de Dieppe et de Honfleur. Lors de son second voyage, Jacques Cartier, reconnaissant, le 5 juin 1535, les « Isles de Saint-Pierre », y trouve « plusieurs navires tant de France que de Bretagne ». Treize ans plus tard, en 1548, cent cinquante navires français sont armés pour la pêche à Terre-Neuve, avec un effectif que l'on peut évaluer à 2.500 hommes. En même temps, les marins portugais avaient donné un tel développement à cette industrie qu'en 1550 on comptait, dans le seul petit port d'Aveiro, plus de cent cinquante navires équipés pour la pêche de la morue aux abords de Terre-Neuve.

Dès cette époque, l'exploitation de ces nouveaux lieux de pêche avait acquis une importance économique considérable.

II

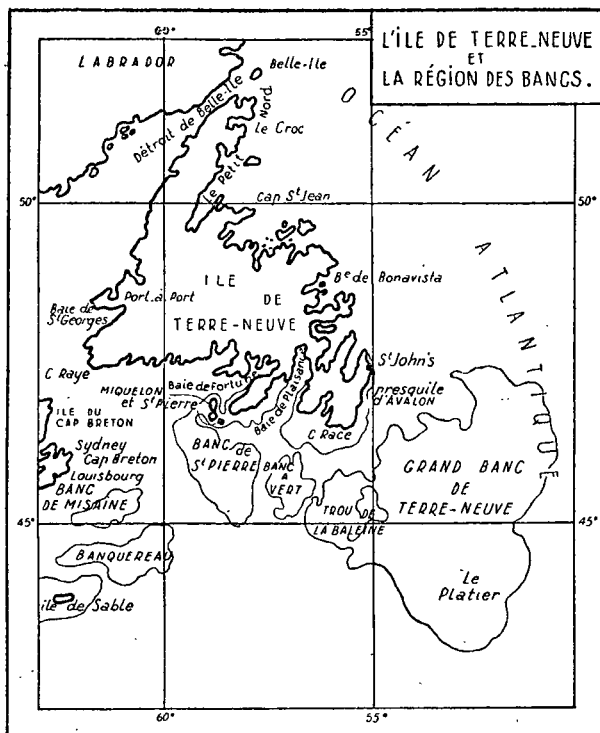
L'ILE DE TERRE-NEUVE, LES BANCS, LA MORUE.

L'île de Terre-Neuve, de forme générale triangulaire, couvre une superficie de 110.670 kilomètres carrés. Géologiquement, elle fait partie du *bouclier canadien*, prolongeant le Labrador dont elle n'est séparée géographiquement que par la coupure peu profonde du détroit de Belle-Isle. L'érosion glaciaire lui a laissé des côtes extrêmement découpées, surtout au nord et à son extrémité sud-est, constituée par la péninsule d'Avalon qui se détache au bout d'un isthme d'une trentaine de kilomètres de longueur, et dont la largeur se rétrécit jusqu'à cinq kilomètres. En raison d'un contour aussi accidenté, la longueur de ses côtes atteint le chiffre, énorme pour sa superficie, de 9.000 kilomètres.

L'intérieur, dont la plus grande partie est restée inconnue jusqu'au XIX^e siècle, est occupé par un plateau de 100 à 200 mètres d'altitude, coupé de faibles reliefs parallèles et de collines isolées, les *tolts*. Le sol spongieux y est parsemé de lacs, de marécages, de tourbières qui occupent le tiers de la superficie de l'île, et qu'entourent des forêts de pins, de sapins et de cyprès, alternant avec des landes de maigres bruyères. En certains points, surtout sur les côtes, les pins atteignent des dimen-

sions énormes, jusqu'à 1 mètre 50 de diamètre.

A l'époque de la découverte, l'île était peuplée par des tribus inoffensives d'indigènes qui, bien que qualifiés par les Français de l'appellation



générique de « sauvages », par laquelle ils désignent les Indiens d'Amérique, n'étaient pas de type peau-rouge. C'étaient les fameux Béothucks, des « faces pâles » d'origine inconnue, qui se teignaient la peau avec de l'oxyde de fer pour se protéger contre les insectes. Ils vivaient sur les

côtes, habitant des maisons de bois recouvertes de peaux de poissons, et se nourrissaient de leur chasse et surtout de leur pêche. Traqués par les nouveaux occupants, ils durent se réfugier à l'intérieur de l'île où on les perdit de vue. Les derniers d'entre eux disparurent au début du XIX^e siècle.

Les animaux étaient très nombreux à Terre-Neuve. On y trouvait surtout le caribou, le loup, le renard. La zibeline et la loutre y étaient également très communes.

Les côtes de l'île sont extrêmement poissonneuses. Outre la morue, le hareng s'y trouve en abondance, ainsi que nombre d'autres espèces. Parmi les crustacés, le homard y foisonne. Les cours d'eau sont fréquentés par d'énormes quantités de saumons. Les baleines viennent en assez grand nombre dans les parages de Terre-Neuve. Ceux-ci sont également fréquentés, en de massives migrations annuelles, par deux espèces de phoques : le phoque du Groënland et le phoque à capuchon, dont la chasse a fait, surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'objet d'une très importante industrie locale.

Du sud-est au sud-ouest de Terre-Neuve, à une certaine distance de ses côtes, s'étendent les *bancs*, socle continental d'une superficie considérable, presque égale à celle de la France, qui représente les vestiges d'un ancien continent effondré, sur lesquels sont venus s'accumuler les dépôts glaciaires résultant de la fusion des icebergs charriés, depuis le Groënland, par le courant du Labrador.

A l'est, on trouve d'abord, par 45 degrés de longitude, le Bonnet Flamand, qu'une profonde coupure sépare du Grand Banc. Celui-ci, le plus vaste de tous, s'étend sur 4 degrés de latitude et 6 degrés de longitude. La chaîne des bancs, séparée par des dépressions plus ou moins profondes, se continue ensuite par le Banc à Vert, le banc de Saint-Pierre,

le Banquereau, auxquels font suite les bancs de l'ouest, qui s'étendent jusqu'à l'île de Nantucket.

La profondeur de la mer sur les bancs oscille entre une centaine et une cinquantaine de mètres. Leur relief n'est pas régulièrement uni. Il présente certains accidents tels que la dépression du Trou de la Baleine, qui entaille le Grand Banc, et le haut fond de Virgin Rocks. A l'accore est du grand banc, la région du Platier, où la profondeur n'ex-cède pas 40 à 50 mètres, fut, durant plusieurs siècles, la plus exploitée par la pêche.

Le climat des bancs, ainsi que celui de l'île de Terre-Neuve, est moins extrême que celui des régions situées plus à l'ouest. Il arrive toutefois que les atterrages de l'île soient bloqués par la banquise une partie de l'hiver. Le détroit de Belle-Isle est fermé chaque année par les glaces jusqu'au mois de mai. L'été, la température n'est jamais élevée. Du printemps à l'automne, la région des bancs devient le domaine des brumes qui sont produites par la condensation résultant de la rencontre du courant froid du Labrador avec le Gulf-Stream qui vient se briser sur lui.

*
**

La Morue (*Gadus Morrhua*) est le plus grand poisson de la famille des *Gadidés*, à laquelle appartiennent également plusieurs poissons de grande consommation, tels que le merlu, le lieu, le merlan. Dans sa forme générale, elle se caractérise par ses trois nageoires dorsales, deux anales, de courtes pelviennes, et par le barbillon qui pend à sa mâchoire inférieure. Sa coloration, sujette, par rapport à celle du fond de la mer, à un certain mimétisme, est loin d'être uniforme. Le dos est plus ou moins marbré sur une teinte de fond variant du vert au rouge en passant par le gris, le

jaune, le brun; le ventre et la ligne latérale sont blancs.

Certaines morues atteignent une taille et un poids impressionnants. Il en a été capturé d'une longueur de 1 m. 80 à 2 mètres, avec un poids de 100 kilos. Toutefois, celles qui arrivent à mesurer 1 m. 50 pour un poids de 40 kilos sont déjà très rares et, dans la pratique, un poisson de 10 kilos est une très belle morue. Dans l'échelle des poids marchands, une morue de 3 kilos salée en vert, représentant un poids vif d'environ 4 kilos, est qualifié de grand poisson.

Comme le hareng, la morue est un poisson des eaux froides. Abondamment répandue dans les eaux de l'Atlantique septentrionale, dont elle peuple certaines régions en masses compactes, on ne la trouve guère, du moins à notre époque, au sud de la latitude de la Bretagne. Elle est inconnue en Méditerranée.

Ainsi qu'il en est pour la plupart des espèces de poissons, les nécessités biologiques de la fonction reproductrice entraînent chaque année des déplacements importants des morues adultes.

La ponte a lieu vers la fin de l'hiver, généralement de janvier à mars, à des époques variant quelque peu selon les parages où elle s'effectue, au terme d'une vaste migration de concentration en ordre compact, dirigée vers les eaux moins froides que celles de l'habitat normal de l'espèce. Dans les années normales, les morues trouvent les conditions optima de reproduction sur les bancs de Terre-Neuve, dont les fonds de 50 à 100 mètres ont alors leur préférence. Après la ponte, elles s'y attardent durant le printemps et une partie de l'été, en raison de l'abondante nourriture qu'elles y trouvent; puis la migration inverse se produit, cette fois en ordre dispersé, vers les fonds de 100 à 250 mètres et les eaux plus froides. La saison

de la pêche est celle où les morues se trouvent ainsi rassemblées sur les bancs.

Il existe, dans l'Atlantique nord, d'autres zones de ponte, dont les principales sont le golfe du Saint-Laurent, le plateau islandais, le plateau continental en bordure des côtes de Norvège, les parages du Spitzberg, de l'île aux Ours, de la mer de Barentz, les bancs de la côte occidentale du Groënland. La morue s'y rassemble à diverses époques, en plus ou moins grandes quantités, selon qu'elle y trouve des conditions hydrologiques plus ou moins favorables à son séjour et une nourriture plus ou moins abondante. Il peut ainsi arriver qu'en certaines années elle fasse défaut sur certains fonds où on la trouve habituellement. Pour les anciens pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande, qui ne possédaient pas les actuelles connaissances scientifiques qui permettent, en pareil cas, de la retrouver ailleurs presque à coup sûr, c'étaient alors les mauvaises années de pêche.

Les récentes recherches du biologiste danois Johs-Schmidt ont mis en lumière l'existence de quatre races principales de morues, caractérisées par des moyennes vertébrales différentes, la moyenne vertébrale étant le nombre moyen des vertèbres des individus du lot de poissons étudié.

Sur les bancs de Terre-Neuve, on trouve surtout des morues de la race arctique, qui est celle qui possède les plus forts individus, et, en plus faibles proportions, des morues de race américaine qui sont, au contraire, de beaucoup les plus nombreuses sur la côte orientale de Terre-Neuve, ainsi que dans le golfe du Saint-Laurent.

Sur les bancs, les eaux à température de 2 à 4 degrés sont les plus propices aux grands rassemblements. Le poisson se raréfie peu à peu lorsque la température s'élève, il disparaît complètement lorsqu'elle atteint 8 degrés.

D'une voracité insatiable, la morue engloutit toutes sortes de poissons, y compris ses jeunes congénères, des mollusques avec leurs coquilles, des crustacés avec leurs carapaces.

Dans la région de Terre-Neuve, elle se nourrit surtout, selon la saison, de harengs, de capelans, de lançons et d'encornets. L'encornet, qui est sa proie préférée, est un céphalopode dont la taille moyenne dépasse rarement 40 centimètres, qui séjourne sur les bancs pendant les mois d'été, dans les eaux dont la température ne descend pas au-dessous de 6 degrés. A cette époque, il existe sur les bancs, dans les conditions hydrologiques des années moyennes, vers la profondeur de 35 mètres, une brusque séparation pouvant porter sur des différences de 9 à 10 degrés, entre les eaux froides de profondeur, où se tient la morue, et la tranche des eaux superficielles tempérées, que ne quitte pas l'encornet. Il suffit alors à la première de faire un bond au-dessus de cette frontière thermique pour aller s'emparer, dans les rangs serrés des encornets, de la proie convoitée, et revenir la digérer dans les eaux à basse température. Dans les bonnes années, les pêcheurs peuvent capturer près de la surface les encornets dont ils boëtteront leurs lignes sans avoir à changer de mouillage.

Les bancs de morues sont composés d'individus de même taille et de même âge. Il arrive que, dans ses déplacements à quelques mètres du fond, le poisson soit accumulé en troupe si serrée que les procédés modernes de sondage au son ou à l'ultra-son donnent un double écho, le premier sur le banc de morues, le deuxième sur le fond.

En certaines circonstances, surtout à la pleine saison du Capelan, la morue vient se gaver dans les eaux superficielles et s'y maintient *en batterie*. Dans ce cas, elle dédaigne les appâts des pêcheurs.

La fécondité de la morue ne le cède en rien à

sa voracité. Le nombre de ses œufs peut atteindre 6 à 7 millions par ponte, parfois 9 millions. Toutefois, ce n'est pas un record, car certains poissons la dépassent sous ce rapport, le turbot, par exemple, qui pond en moyenne 12 millions d'œufs.

La morue était connue, de haute antiquité, sur les côtes de l'Europe occidentale. Jusqu'à une époque avancée du moyen âge, on la trouvait en abondance, non seulement dans la mer du Nord, mais aussi dans la Manche et dans le golfe de Biscaye. Aux XI^e et XII^e siècles, il se faisait un commerce considérable de morue fraîche et salée dans la plupart des ports normands et bretons.

A partir du XIII^e siècle, la morue abandonne peu à peu le golfe de Gascogne, puis la Manche, et sa pêche arrive à n'y plus fournir qu'un rendement insignifiant. Dès lors, la pêche française à la morue se transporte en mer du Nord. Mais, dans la suite, l'accès de cette mer lui est interdit par les Hollandais qui entendent s'en attribuer, au besoin par la force des armes, l'exploitation exclusive. Le maintien de cette importante industrie exigeait que de nouveaux lieux de pêche fussent trouvés, si éloignés fussent-ils des côtes de France, puisque le salage du poisson permettait de le livrer en bon état de conservation après un assez long séjour à bord.

Ce fut ainsi que les pêcheurs de France et de Bretagne portèrent leur industrie dans les parages de l'Islande, où elle s'établit dans la première moitié du XV^e siècle, pour s'étendre, au début du siècle suivant, aux eaux très poissonneuses découvertes dans la région de Terre-Neuve.

A côté de la morue, on trouve, dans les eaux côtières de Terre-Neuve et sur les bancs, de nombreuses espèces de poissons. Quatre d'entre elles sont plus particulièrement connues, de tout temps, des pêcheurs de morues.

L'Eglefin (*Gadus oeglefinus*), que les pêcheurs appellent ânon, appartient, comme la Morue, à l'importante famille des *Gadidés*. Sous le même aspect général, il s'en distingue aisément par une tache noire sur chaque flanc au-dessus de la première dorsale. Par ailleurs, sa longueur ne dépasse pas 80 centimètres, avec un poids maximum de 8 kilos.

Assez commun dans la mer du Nord, la Manche et le golfe de Gascogne, ce poisson est pêché par les chalutiers hauturiers, et est, depuis longtemps, connu et apprécié sur les marchés français. Mais c'est dans les parages de Terre-Neuve, d'Islande et autres lieux de pêche à la morue, qu'on le trouve en plus grande abondance. Poisson de fond plus encore que la morue, il ne s'élève jamais, comme celle-ci le fait parfois, vers les eaux superficielles. Il recherche les eaux de température un peu plus élevée que celles qui ont la préférence de la morue, de sorte que, bien que les deux espèces aient le même habitat, leurs grands rassemblements ne se mélangent pas. Il est rare, toutefois, qu'à côté d'une majorité d'individus de l'une d'elles, les engins de pêche ne rapportent pas un certain nombre de représentants de l'autre.

Le Flétan commun (*Hippoglossus hippoglossus*) est un poisson plat de la famille des *Pleuronectidés*, dont il est le géant. On a capturé des individus de cette espèce atteignant une longueur de 3 m. 50 pour un poids dépassant 350 kilos, et il n'est pas rare d'en ramener des exemplaires de 2 m. 50 pesant 150 kilos.

Poisson essentiellement arctique, le flétan commun habite les eaux les plus froides de l'Atlantique et du Pacifique. Dans ce dernier océan, il fait l'objet d'une pêche de première importance dans les eaux côtières de l'Alaska. Dans l'Atlantique, on le trouve sur les côtes d'Europe, depuis l'Is-

lande jusqu'à la Manche. Mais c'est sur les lieux de grands rassemblements de morues que l'espèce est le plus répandue. Son extension géographique correspond à peu près à celle de la morue, avec maximum de densité dans les eaux les plus froides.

Strictement poisson de fond, comme tous les pleuronectes, le flétan se caractérise, comme ceux-ci, par son aptitude au mimétisme, qui est, chez lui, poussée au plus haut point. Un flétan couché sur la vase est presque noir. S'il lui arrive alors de passer sur un sol sableux, sa couleur dominante pâlit instantanément pour se mettre à l'unisson de celle du nouveau fond.

Le Balai ou Faux-Flétan, que l'on trouve sur les mêmes fonds de pêche que le flétan, ne s'en distingue guère que par sa taille qui ne dépasse pas une longueur de 60 centimètres, pour un poids de 2 kilos. Avec sa médiocre qualité alimentaire, il ne présente aucun intérêt pour la pêche.

Le hareng abonde dans les eaux côtières de Terre-Neuve, où on le pêche presque toute l'année. Jusqu'à présent sa pêche a toujours été négligée sur les bancs, où il pullule également à certaines époques. Il joue un rôle important dans l'histoire de la grande pêche de Terre-Neuve en raison de sa qualité comme boëtte, et des démêlés entre Français et Terre-neuviens, dont sa capture et même son acquisition firent l'objet au XIX^e siècle.

Le Capelan (*Gadus minutus*), qui tint également pendant des siècles, comme boëtte de première qualité, une place fondamentale dans l'industrie de la pêche de la morue, est un petit poisson de la famille des *Salmonidés*, à dos noirâtre et à ventre blanc, un peu plus grand qu'une sardine. Très abondant sur les côtes de Terre-Neuve, on le capture en quantités énormes aux îles Saint-Pierre et Miquelon lorsque, au moment de la ponte, il vient

GÉOGRAPHIE HUMAINE

Collection dirigée par Pierre Deffontaines

Georges Hardy
GÉOGRAPHIE ET COLONISATION

Pierre Deffontaines
L'HOMME ET LA FORÊT

Jules Blache
L'HOMME ET LA MONTAGNE

Armand Perrin
LA CIVILISATION DE LA VIGNE

Benoit Brouillette
LA CHASSE DES ANIMAUX A
FOURRURE AU CANADA

E. Aubert de la Rue
L'HOMME ET LES ILES

André Leroi-Gourhan
LA CIVILISATION DU RENNE

Charles Parain
LA MÉDITERRANÉE
(Les Hommes et leurs Travaux)

Pierre Lavedan
GÉOGRAPHIE DES VILLES

Marcel Hérubel
L'HOMME ET LA CÔTE
(Étude d'Économie maritime)

Jan Welzl
LA VIE DES ESQUIMAUX

Jacques Ancel
GÉOGRAPHIE DES FRONTIÈRES

J. Vellard
UNE CIVILISATION DU MIEL

E. Aubert de la Rue
LA SOMALIE FRANÇAISE

Georges Hardy
GÉOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE

E. Aubert de la Rue
L'HOMME ET LE VENT

Marcel Blanchard
GÉOGRAPHIE DES
CHEMINS DE FER

Henri-Paul Eydoux
L'HOMME ET LE SAHARA

André G. Haudricourt
et Louis Hédin

L'HOMME ET
LES PLANTES CULTIVÉES

Robert Capot-Rey
GÉOGRAPHIE DE LA
CIRCULATION
SUR LES CONTINENTS

Pierre Deffontaines
GÉOGRAPHIE ET RELIGIONS

Henri Prat
L'HOMME ET LE SOL